



Martine Lady Daigre

UNE MORT INUTILE

CRIME SCENE DO NOT CROSS

À vous lectrices, lecteurs,

Ce livre est un roman.

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes ou d'établissements, des situations existantes ou ayant existé, ne saurait être que le fruit du hasard.

Les personnages présents à Valru

Jeanne Augiéri et René Augiéri, Bistrot Premier
Françoise Barbier, garde malade
Marguerite Beaudry, la simplette
Henri Bernier, médecin
Christiane Brun, institutrice
Joseph Chrestien, curé
Marie Deville et André Deville, maire de Valru
Marcel Diaz, agriculteur
Robert Dumas, facteur
Pierre Flamant, pharmacie
Paul Gérard, tannerie
Denise Germain
Alberto Giordano
Gilbert Grand, détective
Franck Fischer
Geneviève Furassier, journaliste locale
Nicole Jacob, assistante sociale
George Laugier, employé communal
Louise Laval et Paul Laval, auberge
Claude Lecomte, couvreur
Madeleine Léger et Michel Léger, boulangerie
Maryse Lelièvre et Paul Lelièvre, agriculteur
Lelièvre mère
Germaine Lemarié et Jean Lemarié, garde champêtre
Michel Maiffré, médecin
Jacques Menez, cordonnier
Menez mère
Suzanne Merlin et Jean Merlin, boucherie
Bernard Millet, papetier
Marc Naudin, lieutenant de police
Marthe Pelletier et Roger Pelletier, épicerie

Louis Petit
Jules Romain, jardinier
Yvonne Roy et Marc Roy, bazar
Sarah Smith, chef de chœur
Louis Verdier, capitaine de police

Les enfants

Pierre Augiéri, 6 ans
Hugo Barbier, 8 ans
Sophia Bertrand, 6 ans
Arielle Blanchard, 9 ans
Christelle Boyer, 8 ans
Jennifer Boyer, 10 ans
Lucas Brun, 8 ans
Benjamin Deville, 8 ans
Marcel Fernandez, 6 mois
Guillaume Franck, 6 ans
Peter Johson, 3 ans
Thomas Lacros, 10 ans
Gaëlle Laval, 5 ans
Pierre Laval, 7 ans
Thomas Laval, 7 ans
Marie Lelièvre, 7 ans
Céline Lelièvre, 9 ans
Caroline Lemarié, 4 mois
Marie Loiseau, 10 ans
Jean Loiseau, 9 ans
Gaëlle Mansou, 9 ans
Hugo Meunier, 10 ans
Adeline Morel, 6 ans
Anne Pelletier, 2 ans
Guillaume Pelletier, 8 ans
Éric Petit, 10 ans
Paolo Riamo, 10 ans
Hugo Rivière, 4 ans
Adeline Rostre, 10 ans
Michaël Tarin, 17 ans
Annia Tsing, 6 ans

Sommaire

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53

Prologue

Il y avait des lustres qu'il ne pensait plus, ne réfléchissait plus, depuis qu'il avait pris « La Décision », une décision irrévocable l'emportant vers le but qu'il s'était fixé avec la ferme intention de ne pas transiger sur quoi que ce fût.

Il était parti aux aurores, la valise déjà prête la veille, craignant les inévitables embouteillages de ce départ en vacances, ce week-end avancé de deux jours, car il commençait un jeudi, un 14 juillet. Il roulait sur la nationale, le soleil à peine levé. Il avait la sensation d'être un automobiliste solitaire qui suivait des vacanciers aux véhicules à la visibilité médiocre, cause d'un chargement excessif et d'une marmaille gesticulante sur la banquette arrière, peu nombreux à cette heure matinale, mais ils étaient impatients d'arriver à l'entrée du péage. Il conduisait le regard perdu dans le vague, prenant le risque de heurter un éventuel obstacle sur la chaussée, la Peugeot 208 de couleur noire avalant les kilomètres, long ruban d'asphalte encore mouillé par l'humidité de la nuit qui s'évaporerait bientôt sous la chaleur torride annoncée par les météorologues. Aurevoir les cités des banlieues et leurs tristes jardins aux platanes terrassés par la pollution atmosphérique ; au revoir le béton sur plusieurs niveaux qui minait l'optimisme. D'abord, le vert remplaça le gris par petites touches délicates, ne voulant point griller la pupille d'un œil non habitué, puis les accotements fleuris apparurent avant d'être la folle jachère s'épanouissant sous un soleil déchirant les nuages. Il était saoul de couleur.

Il n'était pas pressé bien qu'il fût attendu. Il avait décidé de pratiquer l'école buissonnière, une pratique jamais

utilisée enfant - il avait toujours été un élève assidu félicité par ses instructeurs et son entourage. Il s'arrêterait en chemin, conscient de son incartade, coup de canif dans la promesse donnée à celui qui s'impatienterait là-bas, forcément. Il avait réservé la semaine dernière une chambre dans un hôtel 1 étoile, un endroit discret à la périphérie de Lyon - il ne se souvenait plus de l'arrondissement, mais le GPS programmé l'amènerait sans anicroche à l'adresse enregistrée, n'étant point un adepte de la carte routière. Lyon, une ville qui offrait à ses visiteurs la possibilité d'apprécier les inventions et les recherches effectuées par les frères Lumière dans le musée qui portait leur nom, ce dernier étant ouvert au public un jour férié, une chance à ne pas laisser passer. Et s'il lui restait deux ou trois heures avant la fermeture, il irait aussi déambuler dans le musée des Beaux-Arts afin de contempler les œuvres de Véronèse, de Rubens, de Rembrandt, de Gauguin, et d'autres encore ; ou alors il s'y rendrait le lendemain, ne souhaitant pas gâcher cette escapade par une visite hâtive, car il aimait flâner et s'imprégner d'un passé pictural au fil des salles d'exposition ; il prendrait son temps. Il ne savait pas quand une telle opportunité se reproduirait, alors il fallait la saisir, maintenant, et ne plus la lâcher, la serrait fermement entre ses doigts comme ce volant qui obéissait à son geste inconscient, l'automatisme du conducteur.

Il se dirigeait vers l'inconnu, pourtant, il n'avait pas peur. Que pouvait-il donc craindre là où il se rendait ? La lâcheté, avait-elle motivé cette soudaine envie de partir ? Il ne se posait même plus la question.

Il roulait.

1

Valru, un 14 juillet, était synonyme de liesse, et celui qu'on allait fêter aujourd'hui n'envierait pas les précédents. Cela faisait trois semaines que les villageois préparaient cette fête, la peaufinaient jour après jour dans les moindres détails, chacun fournissant le meilleur de lui-même, car des fêtes, il n'y en avait pas beaucoup à Valru, on pouvait les compter sur les doigts d'une seule main. L'énumération des réjouissances annuelles était rapide : Halloween et les cinq manèges plébiscités par les enfants, arrivant chaque année aux alentours du 25 octobre, toujours les mêmes qui stationnaient à Valru une quinzaine si le temps était clément avant de partir vers d'autres horizons ; Noël et le réveillon de la Saint Sylvestre qui se déroulait à la salle des fêtes, une salle pas très spacieuse, mais suffisante puisque les anciens ne daigneraient pas venir, fuyant cette jeunesse qui se trémousserait aux sons d'une musique électronique jusqu'à l'aube ; et la commémoration de la prise de la Bastille comme aujourd'hui.

Depuis la veille, chacun proposait son aide, tous sexes et tous âges confondus. Les moins trouillards avaient commencé l'accrochage des banderoles tricolores au sommet des lampadaires communaux et se hélaien d'un bout à l'autre des rues, juchés sur leurs grandes échelles que surveillaient d'un œil les deux pompiers bénévoles, le couvreur Claude Lecomte et son acolyte, le papetier Bernard Millet. Les plus costauds avaient transporté sous Les Halles les tables et les bancs, les cartons de verres et de flûtes à champagne, les plateaux servant à recevoir les canapés offerts par la municipalité, et les caissettes

contenant les alcools pour l'apéritif ; à Valru, on savait éteindre la soif des citoyens. Maintenant, on débarrassait la vaisselle en claquant la langue, on salivait déjà sans avoir goûté le moindre toast, on se dépêchait de dresser le buffet sur les nappes en papier rouge.

L'employé communal, Georges Laugier, 48 ans, avait reçu la mission de suspendre les deux drapeaux français, le premier à l'entrée du village et le deuxième à la sortie, en guise de bienvenue, une mission accomplie avec fierté comme à chaque fois. Libéré de sa tâche, ce dernier accompagnait les écoliers dans leur délicate besogne, à savoir placer les fleurs en papier crépon dans les endroits propices à être admirés. Quelques grands-mères et grands-pères s'étaient ajoutés au cortège, offrant leurs bras inutiles, freinant, par leur présence, l'avancée des mêmes. Sur la pointe des pieds, les doigts se tendaient vers les volets de guingois, vers les portails en fer, forgés depuis des lustres, qui grinçaient sur leurs gonds dès qu'on les touchait, vers tout ce que les menottes pouvaient atteindre, de la corne de la vache docile dans son enclos qui se prêtait au jeu au collier du chat récalcitrant et du chien coopératif, afin d'y nouer la ficelle bolduc de couleur jaune au bout de laquelle pendait la rose pompon éphémère. Bien que le soleil dardât ses rayons depuis une semaine non-stop, personne n'aurait pris l'initiative de positionner à l'avance les précieuses fleurs fabriquées la dernière semaine de scolarité avec l'instituteur remplaçant l'institutrice en titre suite au décès de cette dernière, Madame Madeleine Fournier, une femme estimée de tous, à la carrière longue de plus de vingt ans à Valru, qui avait perdu la vie avec son époux lors d'un tragique accident de la circulation le week-end de la Pentecôte. Avec précaution, lesdites fleurs avaient été rangées dans plusieurs boîtes à chaussures fournies par les familles, et stockées dans le bureau du maire jusqu'au jour fatidique, ce qui ne manquait pas de rétrécir cette pièce exigüe, mais c'était pour la bonne cause.

À 10 heures, ce jeudi 14 juillet, l'ornementation fut enfin terminée. Valru ressemblait à s'y méprendre à un tableau de Raoul Dufy, les avenues de la capitale en moins. Il restait une heure à peine aux Valrois pour se vêtir dignement, surtout ces dames pour lesquelles c'était l'occasion de montrer une nouvelle toilette, une nouvelle coiffure, une nouvelle parure... Fini les labeurs, place aux réjouissances.

À 11 heures pile, rendez-vous marqué par la cloche de l'église sonnant à la volée - les athées s'interrogèrent sur ce vacarme et déduisirent qu'il s'agissait là d'une autre lubie du curé -, l'ensemble de la population se tint devant le bâtiment officiel de la Cinquième République afin d'ouïr le discours de leur élu. Malheureusement, l'annonce que tous espéraient entendre tardait à être prononcée. L'anxiété marquant les traits de l'orateur, cela n'augurait rien de positif et, peu à peu, on se désintéressa du budget prévisionnel pour le semestre entamé, des travaux engagés concernant le maintien de la voirie avant l'hiver, et des investissements futurs qui partageaient la population, car chaque Valrois avait un avis sur la question. Un murmure commença à se propager sur les lèvres des concitoyens. L'impatience gagnait les corps sagement alignés ; on louchait vers les bouteilles à quelques mètres de là. Un grondement inhospitalier roula comme un tonnerre, enflamma les visages et avorta avant l'émeute avec l'ouverture officielle de l'apéro décidée par le maire in extremis. L'espérance en berne, les jambes prirent la direction des halles comme un seul corps d'armée aurait su le faire, à la queue leu leu d'un pas rapide vers les rafraîchissements et les mises en bouche.

D'abord mélangés, telle une foule compacte, les Valrois se retrouvèrent bientôt chacun retranché dans leur camp respectif, un verre dans la pogne et une portion du pain surprise dans la bouche : celui des célibataires et celui des mariés. L'alcool coulant à flots, servi avec prudence par les deux dévoués au bien-être d'autrui - les deux pompiers de

service souhaitant éviter un déplacement vers l'hôpital de la ville pour coma éthylique -, les langues se délièrent, évoquant le rendement satisfaisant de la moisson des blés, des orges et de l'avoine, le foin ayant été coupé fin juin, bottelé et remisé dans les granges. On parla aussi du maïs et du chanvre qui ondulaient sous la brise, mûrissant sous un soleil azuréen persistant qu'aucune pluie ne viendrait empêcher la maturité si les prévisions du présentateur de la météo sur le petit écran s'avéraient justifiées. Et lorsque tous les mini-sandwichs, les chips et les cacahuètes furent engloutis, les Valrois s'attablèrent.

Du côté des célibataires, les victuailles mises en commun s'échangèrent avec empressement dans une cacophonie indescriptible. Le saucisson apporté par l'agriculteur Marcel Diaz se joignit à la salade de tomates et riz du facteur Robert Dumas, un écologiste pur et dur fumant l'herbe cultivée par ses soins et utilisant sa bicyclette pour la distribution du courrier. Les pizzas aux quatre fromages fournies par Georges Laugier et le pharmacien Pierre Flamant furent savamment découpées. Le fromage de brebis acheté par le cordonnier Jacques Menez à l'épicerie de Valru vint s'ajouter à l'omelette aux oignons frits du tanneur Paul Gérard, sa spécialité connue de tous, baveuse à souhait. Une joyeuse assemblée à laquelle participèrent les sieurs Lecomte et Millet relevés temporairement de leurs fonctions auxquels on n'avait rien demandé en échange de leur dévouement.

Du côté des mariés, un flagrant contraste s'opérait. Les épouses s'étaient concertées le dimanche après-midi afin de concocter un repas digne d'un chef étoilé avec entrée, plat principal, fromage et dessert, le tout accompagné de vin en bouteille et non pas en Cubitainer à regarder la table face à eux. La femme du maire, Marie Deville, tira, avec l'agilité de ses doigts habitués à la manœuvre, sur les caoutchoucs des trois bocaux apportés, libérant ainsi les effluves appétissants de son fameux pâté de lièvre. Le rôti de porc

servi avec la craquante laitue fut ovationné par les convives, gonflant d'orgueil Madame la bouchère, Suzanne Merlin qui aurait nié sous la torture détenir la recette de son époux Jean. L'épicière, Marthe Pelletier, offrit, quant à elle, le plateau de fromages cher aux épicuriens réunis : tomme de Savoie, chèvre du Poitou-Charentes, camembert de Normandie, et le très apprécié Comté affiné 18 mois, tous ayant été choisis au préalable par son mari Roger. Lorsqu'arriva le moment des desserts, les gourmets eurent le plaisir de savourer la salade de fruits de saison de Germaine Lemarié, la femme du garde champêtre que le village appelait Jean Petit puisqu'il était plus jeune que le boucher, et les tartes aux pommes d'Yvonne Roy, cuisinées entre deux commandes avec l'aide de Marc, son conjoint, car elle tenait le bazar de Valru avec son mari. Il manquait à la tablée le couple Laval qui n'arriverait qu'à l'heure du bal, ayant des pensionnaires à leur auberge, le client étant roi à cette époque de l'année.

Bien qu'ils fissent partie du clan des mariés, deux familles avaient tenu à garder leur neutralité : la famille Léger et la famille Augiéri. Les époux Léger, propriétaire de l'unique boulangerie, avaient approvisionné les Valrois avec leurs miches, un pain cuit au four à bois à la croûte dorée qui avait été mastiqué durant tout le repas. Les Augiéri, patrons du seul estaminet à des kilomètres à la ronde, avaient, quant à eux, contribué à désaltérer les travailleurs de la matinée avec leur distribution de jus de fruits et de sodas sans jamais s'arrêter une seule minute sauf pour le ravitaillement.

Perdus parmi ce monde étaient Joseph Chrestien, le curé, 69 ans passés, et Marguerite Beaudry, de treize ans son aînée, surnommée « la simplette » par les autochtones sans pour cela être un terme péjoratif dans leur façon de parler. Devant leur hésitation à choisir leur siège, quatre assiettes demeuraient vides à leur intention, à eux de picorer à droite ou à gauche, ce qu'ils s'empressèrent de faire - ils avaient

passé un quart d'heure à rester debout - craignant d'avoir un ventre criant famine jusqu'au soir.

Alors qu'on s'assoupissait sur les bancs, les coudes sur la table soutenant le buste penché, Monsieur le Maire se leva et fit tinter son verre avec son couteau. André Deville souriait, l'inquiétude de 11 heures évanouie comme par enchantement. Instant solennel. Les voix se turent et les têtes se tournèrent. Avec un geste théâtral, celui-ci posa son verre et, avec emphase, déclara la phrase qu'on avait fini par oublier : « Mes Chers Amis et habitants de Valru, le Conseil municipal et moi-même, nous sommes fiers de vous communiquer la venue, dès demain, du Docteur Maiffié, le remplaçant de notre bien-aimé Henri Bernier qui nous avait quittés voici environ neuf mois pour une retraite bien méritée à la ville. Réjouissons-nous d'avoir pu trouver si vite un homme d'expérience, un fâcheux contretemps excusant son retard puisqu'il aurait dû être parmi nous ce jour. Bien sûr, les présentations auront donc lieu dès son arrivée avec l'accueil qu'il mérite. Et que la fête continue ! ». *Et concernant l'institutrice décédée, ce sera au recteur de l'académie de se débrouiller. À lui de pourvoir le poste manquant.* Détendu, André Deville pouvait enfin profiter de cette fête nationale.

2

Aspirant enfin à la tranquillité, il avait abandonné l'agitation des faubourgs parisiens pour une vie moins trépidante. À son âge, 52 ans, le médecin généraliste Michel Maiffré estimait qu'il avait acquis ce droit, un devoir de célibataire avant la retraite comme un besoin d'imprégnation avant le grand saut vers l'oisiveté que procurait cette dernière aux inactifs. Une conviction ancrée depuis peu. Une évidence incontestable lui ayant explosé à la figure un matin criant de vérité. Et, tout à son bonheur récent, ô combien fragile, il avait savouré chaque minute passée dans les deux musées lyonnais aux acquisitions magistrales qu'il avait réussi à visiter à la vitesse d'un marathonien jonglant avec les horaires d'ouverture au public. Ce matin, le café noir avalé et la note de l'hôtel payée, il avait tréigné devant la porte de l'édifice numéro 2 sur la liste dans l'unique but de terminer l'exploration du dernier étage avant la foule. Seul. Enfin. Depuis, il avait repris la route, délaissé le trafic autoroutier, les iconographies s'imposant d'elles-mêmes à son cerveau rêveur, inattentif au paysage environnant ; pourtant, il y avait de quoi s'extasier lorsqu'on avait été un citoyen dans l'âme dès l'enfance. Dépaysement garanti.

Les champs cultivés succédaient aux prés où broutaient les bovins proches de la voie ferroviaire. Parfois, la traversée d'un village brisait la monotonie de la nationale. Puis de nouveau, l'immersion dans une flore domestiquée par la main de l'homme. Il roula ainsi deux bonnes heures lorsqu'il perçut la modification du panorama. Au début, ce furent quelques bosquets épars qui le surprirent avant d'imposer

au conducteur une forêt dense et obscure. Les rayons d'un soleil estival perçaient avec force difficulté le feuillage des arbres de haute fûtée. Sous les frondaisons, il hésita à allumer les feux de position ; la peur de paraître ridicule au milieu de cet univers qu'il jugea hostile. La crainte de l'animal apeuré qui s'encastrait dans la carrosserie faute d'avoir mal évalué la distance et la vitesse du bolide traversant son territoire le submergea. Il céda à cette angoisse qu'il qualifia de grotesque et tourna la manette au niveau du volant avec la conviction chevillée au corps d'avoir la conscience tranquille, d'avoir éloigné la bête d'un funeste destin jusqu'au prochain tir du chasseur. Malgré son initiative, il ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux, tel ledit chasseur aux raisons opposées, et, d'instinct, il leva le pied de l'accélérateur.

Conduisant plus lentement, le temps s'allongea, et les premiers signes de la faim s'invitèrent. Quand le ventre émit des bruits sonores à rompre le silence de l'habitacle, il chercha un renforcement sur le bas-côté, et s'arrêta. Il attrapa le sandwich et la bouteille d'eau minérale achetés dans une supérette avant de s'engager sur la départementale 646, prévoyant qu'il rencontrerait peu de commerces en chemin d'ici son arrivée, prédiction avérée et sortit. Il verrouilla les portières bien qu'il n'ait croisé personne depuis la bifurcation vers Valru ; un geste habituel qu'il aurait des difficultés à perdre, car, aux dires du maire, nul voleur opérait dans son village, on pouvait laisser sa porte béante et vaquer à ses occupations sans éprouver la moindre inquiétude.

Maiffré avançait sur le sentier, marchant une trentaine de mètres, pas plus, prudent. Il s'enivra des senteurs d'humus, charmé par le chant mélodieux d'un oiseau qui se tut à son approche. Il leva la tête, chercha en vain le volatile perché, et attaqua le « jambon-beurre-cornichons ». Tout en mastiquant, il observa les alentours. Un horizon bouché par des troncs couchés au sol dont certains devaient être très

vieux à voir l'épaisseur et la rugosité de leur écorce crevassée par endroits. Il essaya de deviner la direction du sentier ; vers le nord ? vers le sud ? il renonça ; quelle importance, ne disait-on pas, à la capitale, que tous les chemins menaient à Rome, alors, celui-ci pouvait bien aller où il voulait pourvu qu'il demeurât longtemps exempt de déchets. Il s'attarda encore quelques minutes après avoir avalé la dernière bouchée et but les trois quarts de son eau. Et, soudain, alors qu'il s'était décidé à lever le camp, il l'entendit, le geai des chênes cacardant. Heureux présage. Il était bien là où il souhaitait vivre dorénavant, calquant son mode de vie sur cette créature si proche et, malgré tout, invisible dans son élément naturel. Il regagna son véhicule rasséréiné.

Et de nouveau les branches se rejoignant au-dessus de l'asphalte, formant une voûte végétale sans fin.

Après une interminable ligne droite, il amorça les lacets. La montée vers un col loin des lignes du chemin de fer. Puis la descente, impressionnante par son dénivelé brutal et ses virages rapprochés souvent à angle droit, une impression de se jeter dans le vide, la pédale de frein au plancher avec la certitude d'afficher le comportement d'une prudence exemplaire. Ce n'était pas en ralentissant de cette manière qu'il allait combler le retard, mais qu'importe, il était sûr qu'on lui pardonnerait la lenteur du voyage. Là où il se rendait, on devait certainement être confrontés aux aléas de façon quotidienne ; il ferait partie du nombre. Et la vertigineuse descente continua, la Peugeot 208 noire caressant par moments sur la droite les branches basses des épicéas que Maiffre n'osait pas éviter, ne déviant point de sa trajectoire, la carrosserie inévitablement rayée, appréhendant la rencontre d'un automobiliste en sens inverse. Lorsqu'il traversa le vieux pont mousseux indiqué par le maire, il sut que le calvaire prendrait bientôt fin. Le panneau indicateur « Valru » marqua l'arrivée de la course

comme une récompense à l'effort de concentration fourni. Il était 15 heures 30, vendredi 15 juillet.

Valru, un village encaissé, vivant en dehors de son époque, perdu au milieu de nulle part, tel fut le sentiment éprouvé par le médecin à la vue des premières habitations. Des toits recouverts de tuiles plates de petites dimensions. Des murs en pierre dont on discernait l'effritement des joints malmenés par les intempéries. Un lieu de culte au clocheton dominant le bourg qui s'apparentait plus à une vaste chapelle qu'à une église. Dirigeant la Peugeot vers cette croix pointée vers le ciel, il se gara, par pur hasard, non loin de la mairie, rue du Château. Il coupa le moteur, respira profondément, et décela les mouvements subreptices des rideaux de fenêtre dans son rétroviseur central. Il sortit affronter ses futurs voisins en train de l'épier. Il nota les vestiges de la fête pendant qu'il traversait la cour gravillonnée de la mairie. La personnalisation du décor le ravit autant que le personnage jovial à la soixantaine l'accueillant à bras ouverts, un homme pas très grand vêtu d'une chemise à manches courtes bleu ciel, d'un pantalon bleu marine flottant contre les mollets, chaussé de mocassins beige ajourés, affichant un sourire exagéré à son goût, une chevelure grisonnante dégarnie confirmant la soixantaine masculine, de taille moyenne, joufflu, un léger embonpoint, tenant dans sa main gauche une sacoche en cuir noir.

— Docteur Maiffié !

— Monsieur le Maire, je

— Pas de ça entre nous, mon cher ami, appelez-moi Deville ! Bienvenue !

— Si vous y tenez.

— Bien sûr que j'y tiens. Ici, nous sommes une grande famille. Vous vous apercevrez vite de la familiarité qui règne à Valru. Mon épouse et moi-même veillons à cette fraternité villageoise ; le Conseil municipal aussi, cela va de soi. Et la route ? pas trop dur depuis Paris ? Vous avez eu raison de

faire une halte, je n'étais pas inquiet au sujet de ce délai imprévu. Un jour de plus, un jour de moins, il faut savoir profiter de ces belles journées ensoleillées, ne trouvez-vous pas ?

— Assurément.

— C'est ce que j'affirmais à mes concitoyens pas plus tard qu'hier, mon cher Docteur. Une belle journée. Ah, oui, ça, c'est sûr ! Ce fut une belle journée ! Quel enthousiasme se lisait sur leurs visages à ouïr votre venue ! Dommage que vous ne fussiez point présent. Enfin, vous le constaterez vous-même lors de vos premières consultations. Venez. Je vous sers de guide. Allons découvrir le villa

— Le cabinet, coupa Maiffié.

— Mais bien sûr, où avais-je la tête. Votre hâte vous honore, Cher Ami. Quel professionnalisme ! Je vous y conduis immédiatement. La municipalité a terminé les travaux de rénovation et d'embellissement. Bien sûr, ce n'est pas celui du Docteur Bernier qui possédait le sien en nos murs, mais nous sommes assez fiers du résultat. Je constate que vous devancez vos déménageurs. Nous pourrions donc aérer les pièces en les attendant et nous deviserons

— Demain.

— Quoi demain ?

— Le déménagement aura lieu demain matin.

— Mais, oui, bien sûr, vous avez raison, les entreprises voyagent le samedi. Moins de circulation. Tout de même, ces dérogations facilitent grandement le quotidien, n'est-ce pas ? Surtout en période de congés payés. Les juilletistes, les aoûtistes, nous les aimons à Valru ; ils participent à l'animation locale et à l'essor économique. Nous les accueillons toujours avec plaisir !

Maiffié se tourna vers Deville, le regard incrédule. Pas un chat dans les rues depuis qu'ils avaient entamé leur marche vers son futur logis par le Passage Aveugle. Vantardise du premier officiel municipal ou triste constatation ?

— Nous y voici ! s'exclama Deville, radieux.

Maiffré acquiesça d'un signe de tête ; étonné d'avoir à gravir les cinq larges marches de l'escalier de la rue du Mystère.

— Ne vous inquiétez pas, ils passent par le haut.

Vu la descente casse-gueule, je suis assuré d'avoir les jours pluvieux des cas de cheville foulée. Il a trouvé utile de m'installer à côté de la pharmacie. Prévoyant, Monsieur le Maire. Détail non négligeable à signaler aux déménageurs demain si je ne veux pas qu'il y ait de la casse.

André Deville sortit de son bagage, disant ces mots, deux trousseaux de clés : une à l'aspect moyenâgeux pesant lourdement au bout de sa ficelle, et l'autre récente comme celle d'un verrou.

En effet, le logis, après avoir traversé une véranda aménagée, n'avait rien d'un palace, mais l'intérieur avait récemment été remis à neuf. Une peinture acrylique blanche sur les murs, une laque de couleur crème utilisée pour les boiseries. La conséquence du savoir-faire persistait avec des relents tenaces, l'aération s'avérerait plus que nécessaire, c'était une obligation de renouveler l'air ambiant, mais, lorsqu'on vous offrait l'installation de votre activité, on ne rechignait pas ; à cheval donné, on ne regardait pas les dents.

— Comme vous pouvez le constater, mon cher ami, la municipalité n'a pas lésiné à la dépense. Nous avons changé les appareillages électriques et mis aux normes le tableau par un électricien compétent avec lequel nous travaillons souvent.

Deuxième regard interrogatif de Maiffré.

— La cuisine est fonctionnelle avec sa cuisinière à bois, très pratique l'hiver, vous en conviendrez, commença à énumérer Deville dans le couloir. On cuisine et on chauffe les pièces en même temps, pas de déperdition inutile de la chaleur, il suffit de laisser la porte ouverte. Elle complète le chauffage par les radiateurs à inertie sèche qui sont, quant

à eux, plus fonctionnels que les vieux poêles exhalant la cendre froide dont nous avons eu du mal à supprimer l'odeur.

Cela aurait peut-être été préférable, songea Maiffré.

— Quant à la salle de bains, la baignoire en fonte a été remplacée par une douche moderne que vous allez apprécier, j'en suis sûr, décrivit Deville les doigts sur la poignée. Bien sûr, si vous avez des sollicitations, passez me voir à la maison et nous discuterons de cela autour d'un verre. Quant à la chambre, elle se trouve à côté, et les toilettes ici. Les combles sont aménageables ; vous y accéderez par l'escalier en colimaçon au fond du couloir.

— La salle d'attente ? le bureau ? demanda Maiffré, stoppant par sa question la marche du maire.

— Mais bien sûr, j'aurais dû commencer par là. Revenons sur nos pas. Regardez, c'est ici. Nous avons aménagé la véranda avec des chaises pailées, une table basse, une bibliothèque et

— Des stores pour l'intimité. Elle a un vis-à-vis sur la rue. *Ce n'était pas un coin destiné à une détente personnelle.*

— Bien sûr, cela sera fait avant la fin du week-end. Je passerai demain matin prendre les mesures avec l'employé communal et nous fixerons ensuite votre store dans la journée.

— Vénitien.

— C'est-à-dire ?

— Les stores. Vénitien.

— Vénitien, mais bien sûr, mon cher ami, beaucoup plus occultant qu'un simple voilage, rétorqua Deville. Il ouvrit la porte se situant sur sa gauche après le vestibule.

— La pièce n'attend plus que votre aménagement. Nous avons pris l'initiative d'y placer déjà un bureau, un fauteuil, deux chaises identiques à celles de la salle d'attente - chez nous, à Valru, on se contente de peu - et des étagères. Pour le plan de travail, nous avons opté pour des placards bas le long du mur. Bien sûr, vous pouvez changer la disposition

des meubles puisque vous amenez votre divan d'examen, votre paravent et que sais-je encore. D'ailleurs, si vous avez besoin d'aide pour les branchements de votre négatoscope, il faudra me le dire demain, prononça Deville avec l'air de celui qui connaissait les mots spécifiques à la profession. Notre employé communal vous aidera puisqu'il sera chez vous pour poser le store.

— Soyez rassuré, la pose n'est pas compliquée.

— Mais bien sûr, mon cher ami, vous avez déjà pratiqué, votre matériel n'a pas de secret pour vous. Je suis convaincu de votre maîtrise dans les travaux manuels, ne doutez pas une seule seconde de

— Je souhaiterais rencontrer mon confrère avant de démarrer. Sauriez-vous où il demeure à présent ?

— À Coutancy, à 65 kilomètres de Valru, une bonne heure de route. Il vous faudra passer par le hameau Au Chêne Tordu. Vous ne pouvez pas vous tromper, cet arbre est visible de loin sur la départementale 700. C'est un peu notre phare, à nous, les Valrois. Puis, vous rejoignez la nationale 86, et là, toujours tout droit, jusqu'au bout. Simplissime.

— Avez-vous son adresse ?

— Mais bien sûr, à la mairie.

— Dans ce cas.

— Oui ?

— Je vais aller lui rendre visite dès aujourd'hui.

— Ah !

— Un problème ?

— Non, bien sûr, c'est tout à votre honneur de s'enquérir de la patientèle, mon cher ami. Quel professionnalisme ! Tenez, voici vos clés, mon cher Docteur. Ne les perdez pas, surtout la vieille qui ouvre la porte d'entrée, car nous n'avons pas trouvé son double dans nos locaux, mais, comme je vous l'ai précisé au téléphone la semaine dernière, nul besoin de fermer nos portes à Valru. Enfin, je finirai bien par la retrouver dans un des cartons que nous avons entreposés dans le grenier de la mairie après

l'acquisition de la maison. Les héritiers avaient laissé tellement d'affaires que nous n'avons pas encore eu le temps de trier. Nous les avons emballées pêle-mêle, pressés qu'ils étaient de signer chez le notaire.

Traversée du village sans mouvement de rideaux cette fois ; on saurait la semaine prochaine dans les chaumières de quoi il retournait.

— Tenez, voici l'adresse de notre vieil ami, le Docteur Bernier. Je le préviens de votre arrivée.

— Notez-moi son numéro de téléphone, réclama Maiffré, le mobile sortit de la poche de son pantalon.

— Mais bien sûr, Cher Ami.

— Pas de réseau ?

— Le dossier est toujours en cours d'étude par le service des télécommunications. Cela ne saurait tarder.

— Vous m'aviez affirmé que le nécessaire serait fait d'ici mon installation.

— Maintenant, que vous êtes là, je vais les solliciter chaque semaine, croyez-moi. L'antenne sera bientôt en construction, je vous le promets et, à Valru, on tient ses promesses.

Bientôt, dans ce bled paumé, je doute, pensa Maiffré. Il plissa le front et quitta Deville avec un profond soulagement. La volubilité de l'interlocuteur l'avait épuisé. Une heure de tranquillité durant le trajet le ragaillardirait ; il avait grandement besoin de silence.

3

L'architecture, visible de loin,, depuis qu'il progressait vers sa destination, était aux antipodes des bâtisses de Valru. Ici, nul besoin d'ancre de façade sur les murs, de contrefort pour soutenir la bicoque branlante du dix-neuvième siècle, aucune fissure apparente, aucune brèche dans la clôture grillagée, le lotissement exhalait la construction neuve à dix kilomètres à la ronde. Un parfum d'homogénéisation à deux cent mille euros vendu sur catalogue clés en main. C'était la vision idyllique des pavillons de plain-pied, tous identiques, aux dimensions variables, réjouissant leurs propriétaires, et l'ex Docteur Henri Bernier était un des leurs. Il habitait dans une demeure modeste aux volets blancs en PVC qui se détachaient sur la couleur vert d'eau du crépi, possédant des fenêtres à double vitrage et des tuiles parfaitement alignées sans mousse ni lichen. La pelouse ressemblait à un tapis où chaque brin d'herbe devait être entretenu par une tonte régulière, et cette régularité gagnait les arbustes savamment sculptés et les haies divinement taillées permettant une séparation végétale avec son voisin. On pouvait aisément imaginer l'occupant des lieux au cours de la saison estivale, se prélassant sur sa terrasse et s'extasiant devant ses parterres de fleurs. Maiffre n'eut aucun mal à comprendre la décision de l'homme assis en face de lui à fuir une région sauvage, limite inhospitalière, pour un jardin bucolique. Il s'attarda sur sa physionomie. Ce dernier avait un front dégarni, des joues flasques, des poches sous les yeux, un épiderme ridé et des tavelures sur

les avant-bras. Bien que le regard fût encore vif pour 72 ans, Henri Bernier avait l'allure d'un être usé avant l'heure.

— Dieu merci, vous n'êtes pas un de ces jeunes médecins qui vont s'installer à la campagne, leurs diplômes en poche, empreints d'idéologie altruiste. Excusez mon franc-parler. Êtes-vous marié ?

— Célibataire.

— Croyez mon expérience, cela vaut mieux, ne changez rien.

Maiffre perçut un soupçon de regret dans les mots prononcés à voix basse.

— Ma femme, Dieu garde son âme auprès de lui, a succombé à ce travail de forçat que je lui imposais. Rendez-vous compte que moi, soignant les autres autant le jour que la nuit, je n'ai pas su m'occuper d'elle. Je n'ai pas décelé les premiers symptômes de la maladie de Charcot. Ma chère et tendre épouse a été emportée avant trois ans. Elle avait 58 ans, du jamais vu dans ma carrière. J'étais trop accaparé. Ce rythme soutenu ne facilite pas la vie de famille. Maintenant, je me consacre à ma fille, mon gendre, et mes petits enfants ; le soleil après la nuit. Mais vous ne vous êtes pas déplacé jusqu'ici pour écouter le radotage d'un vieux. Qu'est-ce qui vous amène ?

— La patientèle. Arrivé cette après-midi, j'aimerais consulter vos notes, si cela ne vous contrarie pas ; prendre le pouls des villageois si je peux me permettre ce jeu de mots.

— Ne vous inquiétez pas, vous les aurez avant de partir. Trop heureux d'être débarrassé d'elles, soupira Bernier. Excusez, vous aussi, l'expression.

— Je vous remercie, Cher Confrère.

— Pas de quoi, pas de quoi, mais vous devez savoir que la tâche sera rude. Médecin de campagne, on dit que c'est un métier qui ne s'apprend pas dans les livres, et c'est la stricte vérité. Vous sauterez du vêlage de la vache à la bronchiolite du dernier né d'un claquement de doigts. Ne